



GAËLLE
JOSSE

Les heures silencieuses



LES GRANDS ROMANS
autrement

Lorsqu'elle se marie, Magdalena Van Bereyen est obligée de renoncer à ses rêves d'aventure sur les bateaux de son père, car là n'est pas la place d'une femme. Encore moins au XVII^e siècle, en Hollande. Dans son journal intime, elle confie alors, au fil de ses souvenirs et des tumultes de sa vie d'épouse, les secrets de son âme.

Ce premier roman de Gaëlle Josse, inspiré d'un tableau de l'âge d'or flamand, est le portrait intemporel de la condition des femmes.

« Une rare subtilité
et un véritable
enchantement. »

Madame Figaro



autrement

Conception graphique © Raphaëlle Faguer
Illustration © Arnaud Tracol

Prix France : 8 €
ISBN : 978-2-7467-5154-5



9 782746 751545

Les heures silencieuses

Gaëlle JOSSE

Les heures silencieuses

Éditions Autrement **Littérature**

© Éditions Autrement, 2011.
© Éditions Autrement, 2018, pour la présente édition.
ISBN : 978-2-7467-5177-4

Pour Pierrick et Marguerite, Armelle,
pour Jean-Paul, Léonore et Hortense,
et *an die Musik*, bien sûr !

Elle, la nuit
sa voix atterrée libre

Évelyne MORIN
(« Rouge à l'âme »)

Qui revient sur ses pas
suspense ce qui change
J'attendais sur le seuil
que l'ombre enfin décide
Quelle proie pour les serres
et quels yeux pour le vide
[...]

Éric MACLOS
(« Où tu risques de te perdre... »)

*À Delft, le 12 de ce mois
de novembre 1667*

Je m'appelle Magdalena Van Beyeren. C'est moi, de dos, sur le tableau. Je suis l'épouse de Pieter Van Beyeren, l'administrateur de la Compagnie néerlandaise des Indes orientales à Delft, et la fille de Cornelis Van Leeuwenbroek. Pieter tient sa charge de mon père.

J'ai choisi d'être peinte, ici, dans notre chambre où entre la lumière du matin. Nous avançons vers l'hiver. Les eaux de l'Oude Delft sont bleues de gel et les tilleuls, qui projettent au printemps leur ombre tachetée sur le sol, ne sont aujourd'hui que bois sombre, et nu.

Pour oiseaux, nous n'avons que corbeaux et corneilles, ils sont les seuls à se plaire par ce temps. Leur cri me glace et il me tarde de revoir sur les bords du canal cette couleur tendre de vert mêlé de jaune, celle des premières feuilles du printemps.

La traversée de l'hiver demande patience. Ce n'est qu'une saison à passer, mais je remarque, et chaque année davantage, combien l'angoisse m'étreint, sitôt disparue l'ardeur des rouges et des ors de nos mois d'automne. Cet aveu m'apaise, car nous abritons en nous quantité de souvenirs et de réflexions ; il ne se trouve personne pour les entendre, et le cœur s'étouffe à les contenir.

Je n'ai pas de goût pour les confidences que s'échangent les femmes entre elles. Trop souvent, on voit le secret de l'une, sitôt franchi ses lèvres, porté à la connaissance des autres. Il devient leur jouet et elles en disposent à leur guise. Ce ne sont que broderies et arabesques, chacune y ajoute ses motifs et ses couleurs, et la réalité de l'affaire disparaît sous les ornements.

Il ne reste plus rien alors de ces instants où l'on a cru se livrer à un cœur compatissant, à une âme bienveillante, et confié sans défiance, dans un tendre rêve de gémellité, les tourments les plus sombres ou les pensées les moins raisonnables. De cela, je ne veux pas. Par chance, la solitude m'est chère, et mes nuits sont longues, désormais. C'est donc à ces papiers que mon histoire s'adressera. On les

trouvera à ma mort, ou ils demeureront ignorés de tous, cela m'importe peu.

À mettre de l'ordre dans mon cœur, et un peu de paix dans mon âme, à me souvenir de joies passées et à accueillir mes peines, ils suffisent. Cela est bien.

Depuis l'enfance, je redoute la nuit. La lumière qui décroît dans le ciel, l'ombre qui tombe à terre en dévorant les couleurs et en assourdissant les formes, m'emplissent d'inquiétude. Et en dépit de l'âge qui devrait me rendre raisonnable, je ne parviens pas à faire taire cette crainte.

C'est la lumière du soleil montant, celle des promesses du jour, que j'ai voulue pour ce tableau. La journée n'est pas encore écrite, et ne demande qu'à devenir. Ce sont mes heures préférées, j'aime leur reflet dans le miroir de Venise où l'écho de nos silhouettes se perd dans les dorures.

Ce tableau me rappelle des heures heureuses et des années où notre maison était moins riche, et plus gaie. Pieter aimait à m'entendre jouer de l'épinette en demeurant dans la tiédeur des draps avant de s'habiller. *La journée sera belle, mon amie, car vous avez joué pour moi.*

M. De Witte, le peintre, a su faire deviner sa présence derrière les courtines, avec un simple vêtement et une épée posés sur un siège devant le lit. Je lui sais gré de son idée.

J'ai souhaité figurer de dos sur ce tableau. Une étrange requête, a-t-il semblé à mon mari. Voyant que cela me tenait à cœur, il y a finalement consenti, et n'en a pas cherché les raisons. Sa demeure et ses meubles devaient être convenablement montrés, c'était là son seul vœu, le reste n'étant que bizarrerie sans conséquence.

L'épinette installée près de la fenêtre vient de chez mes parents. Elle est plus modeste que le grand clavecin de notre salon de musique, avec son double clavier, sa sonorité généreuse, son couvercle agrémenté de paysages et ses bois précieux, mais je suis accommodée aux défauts de mon épinette, et mes doigts y trouvent seuls leur place. Elle est ma mémoire et ma voix, c'est auprès d'elle qu'il m'importait d'être représentée.

M. De Witte s'est honnêtement acquitté de cette commande pour laquelle il a reçu cent florins, mais il a omis de peindre la frise d'hippocampes gravée le long de la caisse en bois.

Ils sont minuscules et échappent facilement à l'œil, je le reconnais. Par endroits, on les distingue à peine, car le temps les a presque effacés.

Ce sont, dit-on, des animaux étranges, mi-chevaux mi-poissons, qui courent le fond des mers. Cela m'intrigue. Comment être ensemble et cavale et limande ? C'est chose possible, semble-t-il, l'animal est enroulé sur son propre corps et se déplace par bonds verticaux. J'aime leur présence légère sur cet instrument qui donne vie à mes songes.

Le peintre n'a pas pris garde, non plus, à l'inscription qui figure sur le couvercle. Il s'entend surtout, il est vrai, à dessiner des intérieurs d'église ; le détail d'une boîte à musique lui aura semblé peu de chose.

Musica laetitiae comes medicina dolorum.
Dès la première fois où, enfant, j'ai posé mes mains sur les touches, cette phrase s'est offerte à mes yeux, et avant de savoir assez de latin pour la comprendre, j'avais demandé à mon père de m'en indiquer le sens. Depuis, il n'est pas de jour où cette réflexion ne m'accompagne de son évidence. Dans la joie comme dans la peine, la musique demeure notre compagne.

Elle embellit ce qui peut l'être, et console, lorsque cela est possible. Mais des trop grandes peines, elle ne distrait point. La vraie tristesse s'accompagne de silence, mais c'est autre chose.

Qu'importe, ce sont là des détails. Je reconnais à M. De Witte un vrai talent et cette peinture me plaît. Je n'aurais pas voulu être montrée comme Rébecca Beekman, l'épouse d'Abraham Beekman, le banquier de la Donkestraat, qui vient d'être peinte par M. Vermeer. On la voit affairée à peser de l'or et des perles, grosse de son huitième enfant. C'est son ventre que l'on remarque tout d'abord, on oublie presque son visage.

Un détail étrange m'a frappée. Son regard est tourné vers la balance, mais si l'on regarde bien la scène, on s'aperçoit qu'il n'y a rien sur les plateaux, et on ne sait ce que Rébecca regarde ainsi.

C'est un bel ouvrage, je le reconnais, le peintre a donné une grande douceur à son visage exténué par toutes ses grossesses. Il s'entend comme nul autre à peindre les étoffes, mais ce tableau me trouble, avec cette balance vide, cette main en suspens. Quelle est cette invisible marchandise ? Air, souffle, vent ? Il y

a là un mystère, j'aimerais savoir lequel. Je me suis gardée de leur confier mon sentiment, car Rebecca et son époux sont heureux de ce tableau qui leur a coûté fort cher. Ils invitent toutes leurs connaissances à le contempler et à leur en faire compliment. Je me serais sentie bien coupable de troubler ce concert de louanges.

Le 13 de ce mois de novembre

Il y a quelques années, Pieter a voulu faire réaliser son portrait, comme l'ont fait la plupart de ses amis commerçants ou échevins. Johan De Voogd est un peintre apprécié des guildes et des corporations. Sur le conseil de son ami Abraham Muller, le tisserand, Pieter lui a confié son portrait avec de multiples instructions. Le peintre n'a eu qu'à réaliser l'image que Pieter avait en tête.

Il avait demandé une carte marine et des instruments de navigation en plus des porcelaines fines posées sur son bureau et des sacs de muscade et de cannelle à ses pieds. Je crois que la mer lui manque. Il l'a voulue présente dans cette peinture, afin de rappeler à tous qu'il est non seulement commerçant et armateur, mais aussi marin, et capitaine, fût-il à terre depuis longtemps. Je comprends qu'il ait

voulu s'entourer des signes de sa réussite – de la nôtre, devrais-je dire, car elle est le fruit de notre travail et d'une vigilance sans relâche.

Cette prospérité, qui est aussi celle de notre république, est notre fierté. Nous sommes les commerçants les plus puissants en ce monde. Qui ne se sentirait plein d'orgueil, sachant la part qu'il y prend ? C'est sur mer que notre domination s'est établie, car nous y sommes habiles. Nos bateaux sont petits, maniables, ils se contentent d'un équipage réduit ; ce n'est pas le cas des Portugais, des Espagnols ou des Anglais.

Tout contribue à nous expédier sur les océans. Nos sols ne sont que bourbiers, insuffisants pour nourrir le monde, qui s'accroît à vue d'œil, si l'on en juge par la quantité d'enfants que les paysannes traînent à leurs jupes. Nous ne manquons certes ni de poisson, ni de lait, ni de beurre, ni de légumes, mais cela ne rassasie pas une nation.

Il faut donc partir chercher ailleurs ce qu'on ne trouve pas ici. Ainsi des villes et des comptoirs naissent-ils partout où nous allons, et nous sommes aussi soldats, et bâtisseurs.

Nous avons fait la paix avec les Espagnols, qui furent des ennemis redoutables ; ils sont des militaires et des marins orgueilleux, endurcis. Ce sont aujourd'hui les Anglais nos rivaux sur mer, et ces corsaires français qui nous font grand tort.

Ces jours-ci, nous recevons une délégation venue de Bordeaux. Elle a accompli ce long voyage pour nous voir. Les Français sont inquiets ; les mois passés ont été cruels pour eux. Nos corsaires se sont montrés rapides et sans pitié, les prises ont été nombreuses en dépit de pertes lourdes, mais les Français ne font guère de quartier lorsque la situation tourne en leur faveur. Je souhaite que nous parvenions à nous entendre, nous avons tous à y gagner, et bien des vies à épargner.

À terre, la vie se montre clémente. Nos provinces offrent l'asile à ceux qui ne peuvent vivre en paix dans leur pays. Juifs, catholiques ou réformés demeurent ici en bonne intelligence, et chacun apporte sa pierre à l'édifice commun.

L'ordre, la mesure et le travail sont des remparts contre les embarras de l'existence. C'est ce qu'on nous apprend dès l'enfance. Vanité

de croire cela. Chaque jour qui passe me rappelle, si besoin était, que la conduite d'une vie n'est en rien semblable à celle d'un stock d'épices ou de porcelaine.

Ce que nous tentons de bâtir autour de nous ressemble aux digues que les hommes construisent pour empêcher la mer de nous submerger. Ce sont des édifices fragiles dont se jouent les éléments. Elles restent toujours à consolider ou à refaire. Le cœur des hommes est d'une moindre résistance, je le crains.